

HISTOIRES DE VIE ET ITINERAIRES URBAINS DANS LE DISTRICT FEDERAL - BRASILIA

Catherine Aubertin

Identité et itinéraires migratoires

Devant la faillite des modèles fondés sur la production industrielle, un fort courant de la recherche urbaine se tourne désormais vers le travail informel, les réseaux d'échanges non monétaires, les structures de clientélisme qui irriguent le tissu associatif. Pour rendre compte des mouvements urbains, il est difficile de continuer à privilégier les approches en termes de systèmes de productions, de marché de l'emploi, de catégories sociales, de revenus... L'analyse urbaine s'accommode mal d'une démarche descriptive où les catégories sont prédéfinies, alors que la dynamique de la ville est la résultante de celle de ses habitants, de leurs trajets, de leur histoire, par nature non linéaires et hétérogène. La population des villes, formée par son histoire migratoire inter- et intra-urbaine, se définit davantage par ses itinéraires, déterminés par les liens avec la région d'origine et par les réseaux qui ont permis l'installation en ville, que par son appartenance à une catégorie sociale ou professionnelle.

Une ville de migrants : Samambaia

Etudiant la formation urbaine du District Fédéral, le grand rectangle de 50 km sur 100 km où une dizaine de villes satellites entourent Brasilia, le thème des mouvements de populations, saisi par les successives conditions de logement, est apparu comme le meilleur fil conducteur pour la compréhension des phénomènes urbains. Brasilia est une ville récente (1960) qui est curieusement organisée dans un strict souci de préserver la forme initiale du Plan Pilote et de maintenir une solide discrimination, au delà d'un vide sanitaire, dans des villes satellites fortement différenciées.

Une nouvelle ville satellite, Samambaia, a été inaugurée en décembre 1988. Deux ans après on estime sa population à 200.000 habitants. Samambaia est issue en grande partie du programme de *remoção* (déplacement et relogement) des *invasores* (envahisseurs, appellation locale des habitants des bidonvilles) et des locataires de fond de cour du District Fédéral. Sa population a, par définition, connu au moins deux étapes migratoires : une migration de longue distance de l'Etat d'origine vers la nouvelle capitale, une migration de courte distance à l'intérieur du District Fédéral. C'est à Samambaia que nous avons choisi d'étudier les mouvements de population par le recueil d'histoires de vie.

On se proposait de caractériser les types de mouvement, de faire à chaque étape la liaison entre le lieu d'accueil et les stratégies pour dégager la logique des trajectoires individuelles ou familiales, de comprendre les itinéraires et de dégager les réseaux d'insertion. Une attention particulière était portée à l'origine des phénomènes d'invasion (l'économie des invasions), à l'origine des gains de population (arrivée continue de migrants ou accroissement naturel), à l'analyse de la politique du gouvernement du District Fédéral (préservation du Plan Pilote ou recherche de nouvelles alliances par la prise en compte des revendications urbaines dans le contexte électoral).

Histoires de vie et quête du toit

Le recueil d'histoires de vie, tel que nous l'avons conçu, a pris la forme d'un entretien non directif, structuré autour des différents logements occupés par l'enquêté au cours de sa vie. Il s'agit de mettre en relation, à chaque étape de logement, la situation familiale, professionnelle, le statut (légal ou non, de la terre ou des murs, propriétaire, locataire, etc.), et de recenser les raisons qui ont fait quitter un logement pour un autre et les moyens et les opportunités qui ont conduit à un nouveau mode d'habitat.

Il n'y a pas de questionnaire à remplir. La durée de l'entretien dépend de la verve de l'enquêté et du climat qui s'établit avec les enquêteurs : d'un quart d'heure à deux jours, car il peut y avoir plusieurs passages pour approfondir certains éléments. Le choix de l'échantillon est empirique : on choisit de faire les entretiens dans une *quadra* différente chaque jour. On débarque à pieds dans une *quadra* dont on connaît déjà l'histoire, de quelle invasion ou de quel groupe de locataires elle est issue, et l'on s'adresse aux personnes qui sont présentes ou qui nous sont indiquées par les Services Sociaux. Une centaine d'entretiens se sont ainsi déroulés.

Peut-on parler de biographies ? Je ne saurais répondre. Certaines disciplines attachent une signification très précise à ce terme et je ne me battrai pas pour obtenir le droit de l'user. J'en reste à l'acceptation la plus large possible : des personnes racontent leur vie. Cela peut être à partir d'un thème ou selon l'inspiration, en respectant si possible la chronologie, en mêlant les faits objectifs aux analyses subjectives.

Les résultats

Les histoires de vie ont permis de mettre en évidence le cheminement du migrant en ville. Contrairement à ce que l'on pouvait croire initialement, l'invasion n'est pas le premier pas dans la ville. L'accès à l'invasion est au contraire une étape d'intégration, qui indique que le migrant dispose d'une bonne connaissance de la ville, est inséré dans un réseau social suffisamment fort pour imposer une solution alternative de logement. Le premier pas du migrant est, dans la quasi totalité des cas, une location de fond de cour où il dépend, d'abord de sa famille, puis d'un propriétaire devant lequel il est isolé. L'accès à la propriété n'est pas l'aboutissement d'un cheminement linéaire. La plupart des migrants ont déjà été propriétaires, soit dans leur région d'origine, soit par leurs parents, soit lors de distributions antérieures de lots du gouvernement du District Fédéral. Mais les conditions de vie dans un statut légalisé s'accompagnent de contraintes financières trop fortes et les lots sont

vite revendus à une couche de population plus aisée. Tout se passe comme si la distribution de lots n'était en fait qu'un transfert, de l'Etat aux mal logés, d'un capital foncier que le migrant réalise, souvent pour pouvoir à son tour construire dans une invasion, retourner dans sa région d'origine ou monter un commerce. Le même processus s'observe dans les fronts pionniers de colonisation en Amazonie.

On s'aperçoit aussi que l'intégration en ville dépend plus de l'accès au logement que de l'accès au travail qui reste de toutes façons précaire. Pour la plupart, la faiblesse des salaires ne permet pas l'accès à la propriété. Seule l'appartenance à un groupe de pression est une garantie de bénéficier des lots du gouvernement.

Biographies et analyse quantitative

Ces conclusions ressortent des histoires de vie, non de leur traitement quantitatif, difficile compte tenu de l'hétérogénéité des entretiens, et inutile car l'interprétation ressort de manière quasi évidente de la connaissance du milieu. Une histoire de vie isolée d'un contexte général de recherche reste sans grande signification. Elle n'est susceptible d'apporter des éléments, non par accumulation quantitative, mais par confrontation avec l'analyse globale du contexte socio-économique. Les histoires de vie recueillies à Samambaia se sont intégrées à d'autres travaux : étude sur les phénomènes de frontière, programme sur la formation du Centre-Ouest brésilien, suivi de la presse locale sur deux ans, entretiens dans les services officiels du relogement, du gouvernement, des sociétés de HLM, recherche historique et bibliographique sur la création de Brasilia et sur les problèmes urbains au Brésil, enquêtes auprès des employées domestiques, des femmes syndiquées, des étudiants, visites, analyse des plans de transport, des photographies aériennes, etc.

Je ne suis pas convaincue que les biographies se prêtent au traitement quantitatif, malgré toutes les études sur le sujet. Toute quantification impose un découpage du monde et la multiplication des variables ne peut prétendre à le reconstituer. Il faudrait s'entendre, par exemple, sur ce qu'est un événement. Est-il le même pour tous ? Le mariage est-il un événement lorsqu'on a affaire à une population de migrants, où les cellules familiales sont éclatées, les cohabitations successives généralisées et les femmes chefs de famille ? Si les interprétations à partir de données quantitatives permettent de délimiter ce que l'on étudie, englober sous le terme d'événements des situations très diverses semble très réducteur. Et quand on travaille sur des chiffres et non plus sur des situations, l'expérience montre qu'il est beaucoup plus difficile de se défendre d'assimiler un ensemble de corrélations à une chaîne de causalités. L'accumulation de données accentue la distance entre le chercheur et les informations qu'il traite. La présence continue du chercheur animé d'un souci de systématisation est préférable au recours à de nombreux enquêteurs atomisés disposant du questionnaire comme seul cadre de référence.

Je suis très étonnée de la similitude des résultats que l'on peut observer dans l'UR, entre collègues travaillant sur des sujets proches mais usant des méthodologies très différentes sur des terrains différents. C'est une banalité de dire que souvent une simple monographie apporte autant qu'une coûteuse

enquête informatisée. Pourtant, les chiffres, comme les histoires de vie ne permettent pas, seuls, d'obtenir ces résultats. C'est bien le contexte général, les hypothèses de départ, les études déjà réalisées dans l'UR, la connaissance du milieu qui ont permis de reconstituer les chaînons manquants et d'arriver à des conclusions parallèles. Aussi je crois que l'opposition quantitatif/ qualitatif, qu'on ne peut esquiver dans la mesure où c'est sur cette base que sont attribués les crédits (financiers et d'autorité scientifique), n'a pas de raison d'être au stade de l'interprétation quand celle-ci se fait par les chercheurs qui ont produits eux-mêmes leurs données sur le terrain et sont immergés dans un milieu qu'ils connaissent. Ces données sont croisées immédiatement avec un savoir plus général et personnel du phénomène. Les chercheurs de terrain fonctionnent avec un petit "système expert" dans la tête et les résultats bruts, quantitatifs ou qualitatifs, ne sont qu'un support pour restituer leur connaissance d'un phénomène.

les cahiers
n° 14 - 1991

**L'APPROCHE BIOGRAPHIQUE
PROCESSUS D'INSERTION URBAINE ET TRAVAIL**

Brésil, Équateur,
France, Inde,
Japon, Sénégal